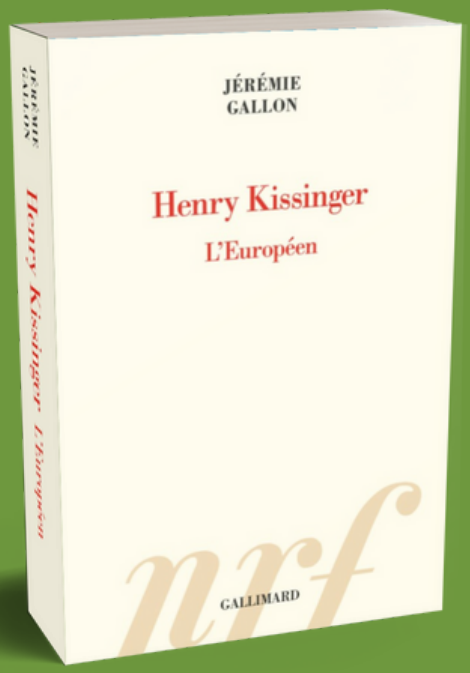
TEPSA
Trans European Policy Studies Association

A READING LIST
TO STIMULATE DEBATE

JIM'S READING CORNER

HENRY KISSINGER
L'EUROPÉEN

BY JÉRÉMIE GALLON



Portrait personnel d'un homme complexe qui a marqué l'histoire de la diplomatie, en tant que théoricien et en tant qu'acteur. L'écriture est élégante sans verser dans le superficiel. Gallon admire Kissinger mais ne cache ni ses faiblesses, ni les côtés plus contestables de son action politique à l'époque de Nixon.

Il construit son récit autour d'une série de personnalités que Kissinger a côtoyée au cours de sa longue carrière. Pour n'en citer que quelques-unes : Raymond Aron, ce grand observateur de la diplomatie qui avait si souvent raison, ce qui semblait agacer beaucoup d'intellectuels français qui lui préféraient Sartre qui avait si souvent tort. Je me souviens toujours de cette phrase idiote qui circulait à l'époque : « Il vaut mieux avoir tort avec Sartre que raison avec Aron » [1]. De Gaulle bien sûr. Rockefeller qui a aidé Kissinger à entrer en politique. Lee Kuan Yew, le patriarche autoritaire de Singapour, pour qui le primat de la règle de droit n'était pas suffisant pour développer un pays, qui est devenu un ami. Gallon cite sa phrase sur la démocratie qui « consiste en une succession d'enchères qui ne s'arrête jamais et dont le coût et la dette seront payés par la génération suivante. » Nixon, évidemment, le patron, un homme torturé, difficile, intelligent, qui formait avec Kissinger un tandem redoutable, sans qu'ils soient proches humainement. Zhou Enlai, le principal interlocuteur de Kissinger quand l'administration Nixon s'ouvrit à la Chine dans une initiative qui prit tout le monde par surprise ; Anwar Sadate, que Kissinger méprisait initialement avant d'en percevoir la grandeur. Une petite surprise : je suis étonné de ne pas voir figurer dans cette liste le nom de Le Duc Tho, avec qui Kissinger a négocié la sortie américaine du Vietnam et reçu le Prix Nobel de la Paix (refusé par Le Duc Tho).

D'autres chapitres tournent autour de maitres-mots et de concepts : le ***football*** (Kissinger était bien Européen, pas seulement par son accent à couper au couteau !) ; ***glamour***, car Henry était vaniteux ; ***réfugié***, car l'homme savait ce que c'était d'avoir à quitter son pays et trouver



[1] C'est une paraphrase de Voltaire : « En politique, il vaut mieux avoir tort avec ses amis que raison avec ses ennemis. »

refuge ailleurs ; ***Harvard*** bien sûr, ce temple de l'intelligence qui a tant donné à Kissinger et tant reçu de lui ; ***humour***, dont Kissinger a fait une arme au service de son ambition, lui qui semblait tant en manquer au départ avec ses airs pompeux ; ***judéité***, bien sûr : Kissinger entretenait un rapport complexe avec son identité juive ; ***mentor***, en souvenir de l'influence qu'eut sur le jeune Kissinger Fritz Kraemer, qui devint, en 1933, conseiller de la Société Des Nations et qui s'installa aux USA en 1939.

La référence à l'« Européen » dans le titre a un double sens : Kissinger comme héritier de Talleyrand, Metternich et Bismarck, et Kissinger comme inspiration pour un retour à plus de *Realpolitik* dans l'Europe d'aujourd'hui. Cela tombe bien à l'heure où l'Europe redécouvre la guerre à ses portes avec l'attaque russe contre l'Ukraine. L'Europe qui avait rêvé d'un monde postmoderne fondé sur les valeurs, le droit et le multilatéralisme est définitivement obligée d'« entrer dans l'histoire », après la guerre en Yougoslavie dans les années 90, les multiples crises de ces 15 dernières années, et maintenant l'Ukraine.

Gallon a la passion pour l'Europe chevillée au corps. Il annonce la couleur dans le préambule : « Kissinger est également celui qui nous rappelle sans cesse que, si l'Europe ne veut pas disparaître dans les abîmes de l'Histoire, alors elle doit enfin se doter d'une diplomatie digne de ce nom… [et] dessiner les contours d'une *Realpolitik* européenne. » Il ne croyait sans doute pas, en écrivant son livre paru en 2021, que son vœu serait exaucé si vite, grâce à Poutine ! Les mots de Kissinger qu'il cite dans ce contexte sont prémonitoires : « Un pays qui entend faire de la perfection morale la pierre de touche de sa diplomatie n'atteindra ni la perfection ni la sécurité. » Je ne pense pas que Kissinger parlait de l'UE dans ce contexte, mais ce qu'il dit s'applique merveilleusement à l'Europe moderne.

Il faut lire l'article 21 TUE qui traite des dispositions générales relatives à l'action extérieure et la politique étrangère de l'Union. C'est un article très long qui parle exclusivement de valeurs : la démocratie, l'Etat de droit, les droits de l'homme, le respect de la dignité humaine, les principes d'égalité et de solidarité, la paix, le développement durable, la qualité de l'environnement, la coopération multilatérale. Il n'y a pas un mot sur les intérêts ni la sécurité. L'article 22 mentionne bien les intérêts mais uniquement dans le contexte tracé par l'article 21 : « Sur la base des principes et objectifs énumérés à l'article 21, le Conseil européen identifie les intérêts et les objectifs stratégiques de l'Union. »

Cela ne veut bien sûr pas dire que l'UE doive renoncer à ses valeurs et son rêve d'un monde plus civilisé ; ce serait retomber dans une approche dont on a vu les ravages dans la première moitié du XXe siècle. Il s'agit plutôt de se donner les moyens et la capacité d'agir pour façonner un monde meilleur. Une Europe faible ne réussira pas à défendre ses valeurs dans un monde où les autres grandes puissances sont loin de partager ses idéaux. Quand j'étais jeune moi-même, j'avais été très marqué par une phrase qu'avait prononcée un politicien SPD allemand, Fritz Erler : « Wer dem Recht keine Macht verleiht, unterwirft sich dem Recht der Macht »[2]. C'est dans ce contexte que le concept d'autonomie stratégique prend tout son sens [3].

Je voudrais terminer sur une citation qui résume parfaitement l'approche de Jérémie Gallon : « Depuis trop longtemps, l'Union européenne se fourvoie dans une diplomatie qui se veut pénétrée de morale et d'idéalisme, mais qui n'a contribué qu'à nous isoler et nous rabaisser. Sur l'échiquier géopolitique, nous, Européens, n'écrivons plus l'Histoire. Lors de crises qui se déroulent à nos portes et affectent directement notre stabilité, nous ne sommes même pas conviés à la table de négociations… La vérité est que par son impuissance tragique, notre politique étrangère en devient amorale. Le temps n'est-il pas venu de reconnaître que trop peu de vies ont été sauvées, trop peu de prisonniers politiques relâchés et trop peu d'autocrates renversés par la seule magie de notre diplomatie des bons sentiments ? » (Pages 228-9).

Des propos à méditer, même s'ils sont sans doute un peu excessifs. Je ne pense pas que l'Europe ait à ce point failli. Le message

[2] Celui qui ne donne pas la force à la loi se soumet à la loi de la force.
[3] Je conseille dans ce contexte aussi de lire Robert Cooper : The Ambassadors (Thinking about diplomacy from Machiavelli to modern times » ; un chapitre fascinant y est consacré à Kissinger.

européen reste un message d'espoir pour beaucoup de gens partout dans le monde. Mais le cœur du raisonnement tient. Une Europe qui ne défend pas ses intérêts perdra aussi ses valeurs. Une Europe faible et veule laissera le champ libre aux brutes et aux adeptes de la loi du plus fort. Jérémie Gallon sera sans doute d'accord pour constater qu'il y a de l'espoir : suite au Brexit et à l'arrivée de Trump à la Maison blanche en 2016, il y a eu un premier sursaut européen, la réaction de l'UE à la crise du COVID-19 a été à la hauteur, et l'unité dans l'action montrée dans la crise ukrainienne ouvre peut-être un nouveau chapitre dans l'intégration européenne.

Un commentaire sur ce dernier point. Je suis frappé par le fait que sur l'Ukraine, l'Amérique est plus mesurée et prudente que beaucoup d'Européens. Biden a, dès le départ, clarifié que ceci n'est pas une guerre de l'OTAN et qu'il n'est pas question d'imposer une *no fly zone* au-dessus de l'Ukraine. Ce pays n'est pas dans l'OTAN. C'est tragique pour l'Ukraine mais c'est un fait. C'est pour cette raison d'ailleurs que Van Middelaar écrit dans son éditorial d'aujourd'hui dans le NRC Handelsblad que le slogan « Aujourd'hui Kiev, demain Varsovie » n'est pas adéquat. Biden a aussi été très clair sur le fait que la moindre attaque contre le territoire de l'OTAN tomberait sous le coup de l'article 5 et susciterait une très forte réaction. Les Russes le savent. Être une puissance implique de ne pas se laisser uniquement guider par l'émotion, la colère et l'idéalisme, quand l'enjeu est potentiellement nucléaire et peut conduire au déclenchement d'une troisième guerre mondiale. C'est cela aussi la *Realpolitik*. Elle dicte à la fois le renforcement de nos capacités et de notre puissance et une évaluation réaliste des options qui s'offrent à nous [4].

[4] See also Van Middelaars' article in THE GUARDIAN of 9/03: "All of this shows that 'thinking in terms of power, interests and identity, in terms of history and geography' is still difficult for the peace project that is the EU. As a lesson from Russia's war against Ukraine, it will have to change both its 'ethos and demeanour' and learn to deal with its rivals in the long term, regardless of how despised they might be."